

# Keiko

## « Comprendre et faire, faire et comprendre »

**En constante évolution depuis son origine, le karaté a connu de nombreuses transformations dans différents domaines, notamment au niveau de l'enseignement et de la transmission du savoir.**

**Serge Devineau, pouvez-vous nous éclairer sur l'évolution que le karaté a connu dans son enseignement ?**

Avant même de dépasser les frontières de la petite île d'Okinawa, au tout début du 20<sup>e</sup> siècle, un changement profond s'est opéré en passant de la relation directe « maître/disciple » à un entraînement de masse. Une nouvelle modification est apparue, trente ans plus tard, lorsque la pratique du karaté a gagné l'ensemble du Japon. En effet, la mentalité des japonais de l'île principale était un peu différente de celle des habitants d'Okinawa, surtout pendant la période de nationalisme exacerbé qui a précédé la deuxième guerre mondiale. Aujourd'hui, le karaté est un art pratiqué dans le monde entier et l'enseignement a été adapté en fonction des besoins, chaque pays prenant naturellement en compte ses propres conceptions pédagogiques.

**Quelle est, selon vous, la différence entre un public occidental et un public japonais lors d'un cours de karaté ?**

Par exemple, alors qu'un pratiquant français se rend au dōjō (*souvent considéré, à tort, comme une simple salle de sport*) pour prendre un cours de karaté, un pratiquant japonais se rend au dōjō pour participer au keiko. Or, la distance qui sépare les notions de cours et de keiko est liée à la différence culturelle (*et aux comportements qui en découlent*), qui existe entre les français et les japonais. En

schématisant un peu, on peut dire que les français ont besoin de comprendre (*intellectuellement*) avant d'essayer de faire alors que les japonais ont besoin de faire pour essayer de « comprendre » avec leur corps. Chacune de ces deux approches comporte bien entendu des points positifs et d'autres qui le sont moins.

**La formation des professeurs est pourtant très performante chez nous...**

Oui, c'est indéniable : l'enseignement du karaté est règlementé et tout nouveau professeur doit, au préalable, avoir fait la preuve de ses compétences techniques (*Dan obtenu lors des passages de grades officiels*) et avoir suivi une formation complète (*anatomie, physiologie... et bien sûr, pédagogie*), sanctionnée par un diplôme. Dès lors, il peut élaborer ses cours en suivant une certaine méthodologie et fournir à ses élèves toutes les explications sur l'objectif recherché en pratiquant tel ou tel exercice, sur les mécanismes d'une technique... Cette façon d'enseigner, très logique pour un français, présente des avantages incontestables. Les connaissances acquises permettent en effet au professeur de construire des cours progressifs en évitant les exercices qui pourraient nuire à la santé des élèves, de démystifier, grâce à des explications rationnelles, la nature de l'efficacité des techniques... Mais il y a le revers de la médaille. Un élève à qui on a tout expliqué pense avoir parfaitement compris la technique

alors qu'en réalité, il a seulement compris l'explication. L'enseignement a évolué de telle façon qu'aujourd'hui on a l'impression que les professeurs font beaucoup d'efforts, cherchent par tous les moyens à faciliter le travail des élèves et on semble avoir un peu oublié qu'au contraire, c'est surtout à l'élève qu'il appartient de faire des efforts pour étudier le karaté.

## **Le cours de karaté tel que nous le concevons n'existe donc pas au Japon ?**

Comme on peut s'en douter, les japonais ont une approche complètement différente. Dans le budô traditionnel, seule la notion de keiko existe. Ce terme, composé de deux kanji : KEI (稽 *penser, croire, examiner*) KO (古 *ancien, vieux*) signifie « l'étude des choses anciennes » mais cette traduction littérale donne une notion relativement abstraite qui nécessite sans doute quelques précisions.

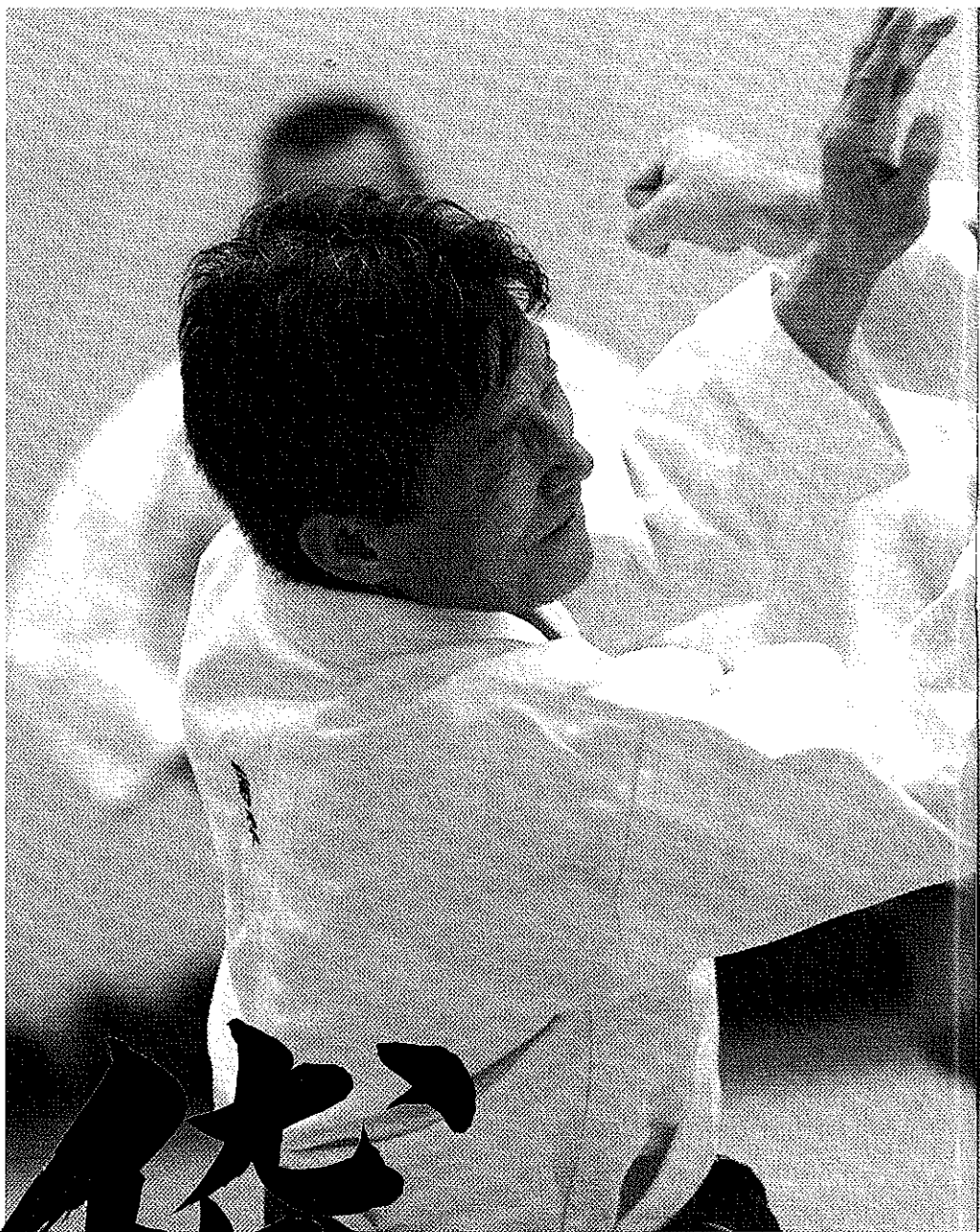
En pratique, lors d'une séance de karaté dans un dōjō japonais, le professeur ne donne aucune explication et les élèves ne posent aucune question. Il est très rare qu'un professeur intervienne pendant le cours, sauf pour faire des remarques sévères à des pratiquants qui n'auraient pas un comportement correct (*par exemple qui ne feraient pas assez d'efforts*).

## **Nous pouvons donc légitimement nous demander comment les pratiquants japonais peuvent faire des progrès...**

Tout d'abord, comme nous l'avons déjà évoqué lors de notre entretien sur la relation « *senpai/kōhai* » ce sont les anciens (*senpai*) qui ont l'entière responsabilité des plus débutants (*kōhai*). Cela signifie qu'ils doivent leur enseigner la technique, ou au moins leur donner quelques conseils, en dehors de l'entraînement proprement dit, mais surtout, faire leur éducation pour qu'ils aient un comportement correct au dōjō et à l'extérieur, dans la vie quotidienne.

## **Cette responsabilité des anciens et une notion essentielle pour comprendre cette façon différente d'enseigner ?**

Oui, cette aide du plus ancien est tout à fait indispensable mais elle serait très insuffisante sans une disposition d'esprit particulière de l'élève débutant. Ce dernier ne se contente pas de faire en essayant d'imiter mais cherche à comprendre par lui-même, même en dehors

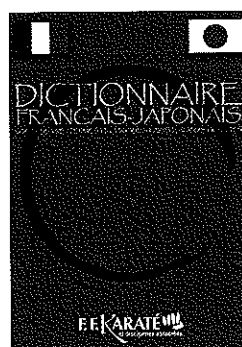


稽古

des séances d'entraînement, pourquoi son *senpai* lui donne tel ou tel conseil, pourquoi il corrige sa technique de telle façon... Au dōjō, il adopte une attitude, essentielle pour sa progression, que les japonais appellent « *mitori geiko* ». Selon les kanji utilisés pour écrire *mitori*, l'expression peut avoir deux sens d'ailleurs complémentaires. Écrit avec les kanji de « voir » (見) et de « prendre » (取) il signifie regarder attentivement et si on utilise les kanji de « voir » (見) et de « voler, dérober » (盗), il a le sens de s'approprier le mouvement, le détail qu'on a observé chez un pratiquant plus expérimenté.

## **Comment comprendre simplement en regardant ?**

Oui, ce n'est pas suffisant. Encore faut-il intégrer les techniques, les « comprendre » avec son corps. L'élève ne se satisfait pas d'une connaissance approximative d'un kata, d'un mouvement... mais il cherche à s'améliorer sans cesse pour se rapprocher de la perfection. Cette tournure d'esprit que partage la grande majorité des japonais est particuliè-



« Dictionnaire  
FRANÇAIS-JAPONAIS »  
de Serge Devineau.  
Édité par la FFKaraté.

## « Les anciens doivent enseigner la technique mais surtout faire l'éducation des plus jeunes »

rement sensible dans le monde du budô et se nomme « sessatakuma ». En pratique, l'élève participe, sans jamais ménager ses efforts, à des entraînements souvent très durs (tanren) qui vont lui permettre de fortifier son corps et son esprit dans le but de pénétrer les secrets des son art, (ce qui est désigné par le verbe « kiwameru »).

### Alors quelle serait la « bonne méthode » pour enseigner ?

On peut dire qu'un enseignant qui explique tout, dans les moindres détails, risque de provoquer une attitude passive chez ses élèves qui attendent tout de lui. Au contraire, un professeur qui n'expliquerait rien (*pour imiter la manière japonaise*) serait en décalage par rapport à ses élèves car les français ont besoin d'explications verbales.

Il n'y a pas de pédagogie idéale qui pourrait être utilisée dans tous les cas. Il existe en effet plusieurs catégories de pratiquants, certains étant adeptes du karaté traditionnel, d'autres du karaté sportif, d'autres en-

core du karaté loisirs... et suivant le but recherché, ils ne sont pas tous disposés à faire les mêmes efforts. Il est donc nécessaire que les enseignants agissent avec discernement pour s'adapter aux différents publics.

### Quelle est votre conclusion à cet entretien Serge Devineau ?

Nous devons peut-être garder présent à l'esprit que nous pratiquons un art d'origine japonaise que nous devons rendre accessible à nos élèves. Il est donc sans doute souhaitable de s'inspirer, sans les copier, des méthodes japonaises mais en adoptant une pédagogie qui laisse une place aux explications essentielles et qui suscite une réflexion chez les élèves favorisant ainsi une attitude positive.

Nombreux sont les karatéka français tout à fait capables de comprendre en regardant (*mitori geiko*) et de consentir les efforts nécessaires pour se perfectionner avec comme objectif de pénétrer au cœur de leur art. ●

RECUEILLI PAR B. HOFFER / PHOTO : D. BOULANGER